

Décrire la ville nouvelle comme un paysage renouveler l'expérience de Francine Masselis

Denis Delbaere

Comment, aujourd'hui, relire le paysage planifié voici presque un demi-siècle? Pour le savoir, il n'est peut-être pas inutile de se rendre compte que PlanPaysage n'est pas la première entreprise de cette sorte.

Dans « Visages de Villeneuve d'Ascq », un ouvrage publié en 1981, Francine Masselis, une habitante de Villeneuve d'Ascq, née sur le territoire d'Ascq ou d'Annappes et qui a assisté à la transformation de ce territoire, publie un important travail mené avec la cité scientifique, Lille 3 et l'école d'architecture. Il s'agissait d'une première exploration du paysage, dont la matière est essentiellement iconographique, photographique et plastique. Elle a demandé aux étudiants d'aller un peu partout sur ce territoire, de dessiner, de décrire, de rendre compte de façon très libre de ce qu'ils voyaient. Cet ouvrage est très intéressant notamment par la manière qu'il a de mettre en regard les images autour d'une belle réflexion sur la question du temps, de la permanence paradoxale du paysage à travers ses transformations.

Les extraits que nous présentons ici constituent quelques exemples parmi bien d'autres de cette façon de faire résonner le paysage à travers le temps de la construction de la ville nouvelle.

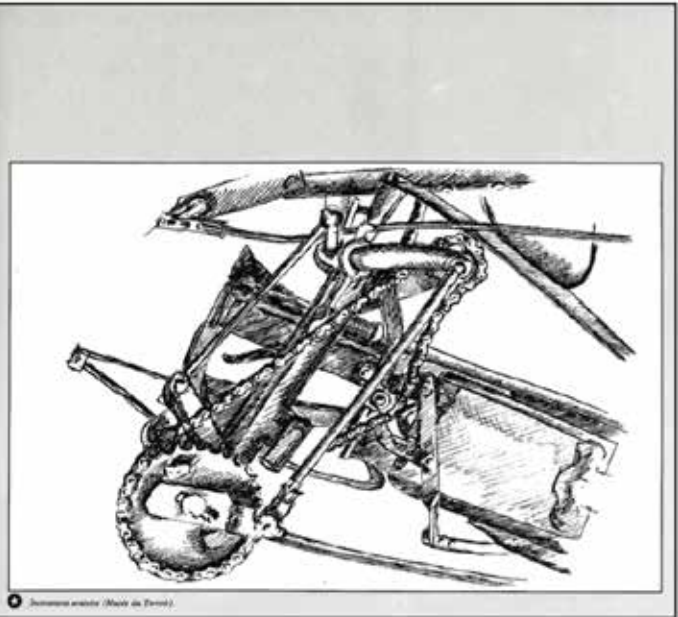
Ci-dessous, la photo d'un chemin rural de Villeneuve d'Ascq est mise en relation avec celle du boulevard de Breucq. Après un premier moment d'incompréhension face à ce qui ressemble à un collage, une relation ne paraît-elle pas aussitôt évidente, qui nous parle de permanence de ce paysage?

En haut à droite un rassemblement de motos au bord d'un chantier est mis en relation avec un instrument aratoire conservé au Musée de la Vie Rurale à Villeneuve d'Ascq. En l'absence de commentaire, le lecteur tire ses conclusions, ou non. Il pourrait s'agir d'un travail subliminal sur la permanence des formes à travers les objets qui habitent ce territoire.

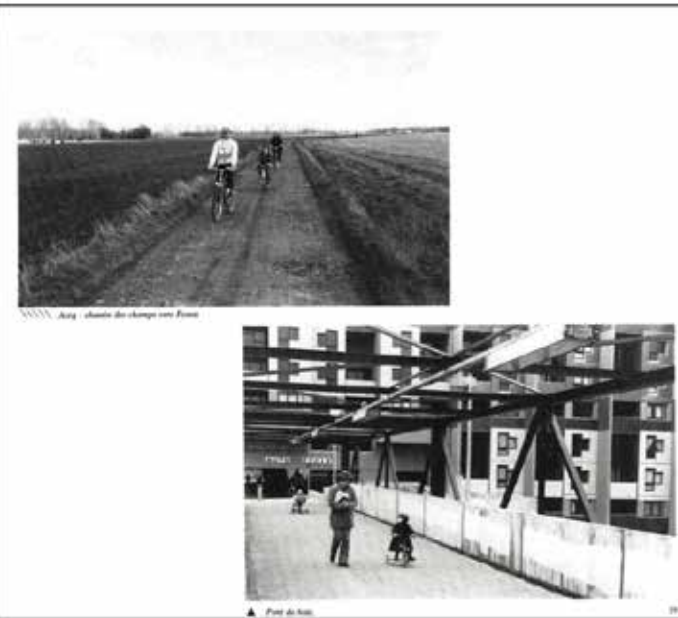
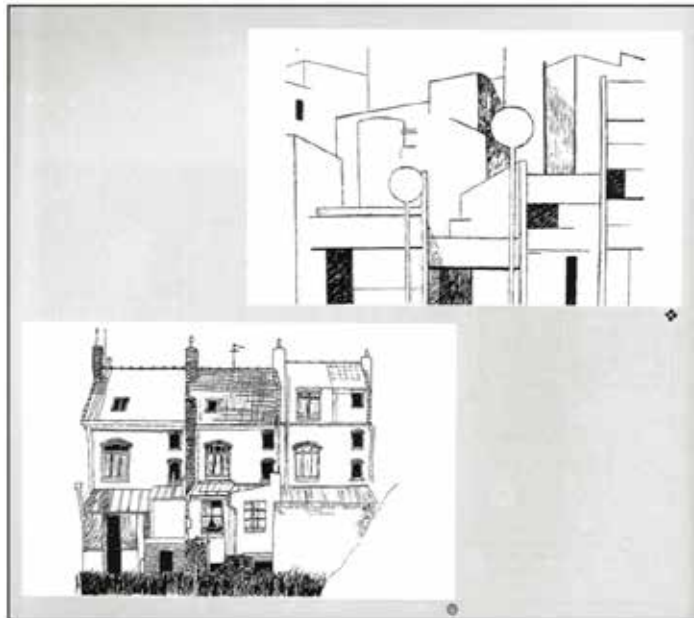
Le groupe d'images en dessous pourrait être traversé par l'idée de la sérialité architecturale. En bas, des rangs de maisons du Nord, ces maisons de ville avec les pignons et les cheminées qui sortent et produisent un rythme, scandé aussi par les petits «cotches» à l'arrière. Et en haut, ne retrouve-t-on pas cette même idée de scansion et de rythme architectural dans ces dessins de groupes d'immeubles qu'on devine récemment construits dans la ville nouvelle?

En bas de page, on voit des personnes se déplaçant à vélo à travers la ville et la campagne. Les lieux visités sont très différents et devraient donc conforter l'idée d'une discontinuité forte entre l'ancien et le nouveau, mais la pratique du vélo unifie ces paysages et leur confère une cohérence inattendue.



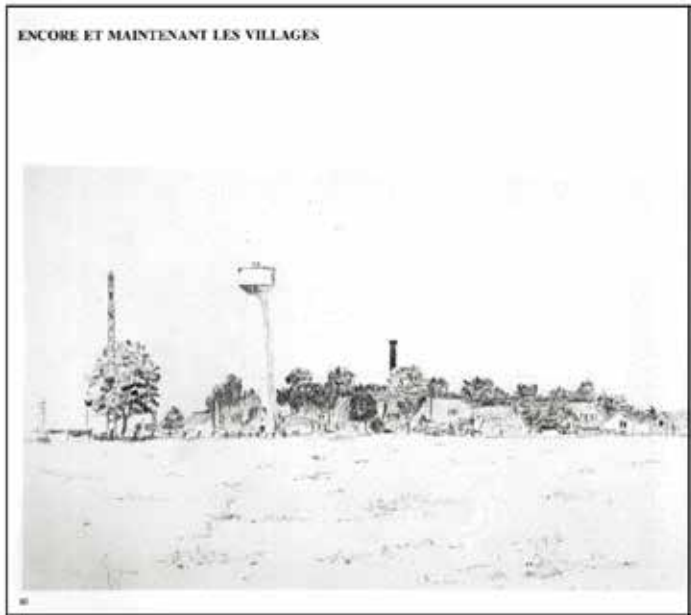


① *Structure arborée (Mairie de Paris)*

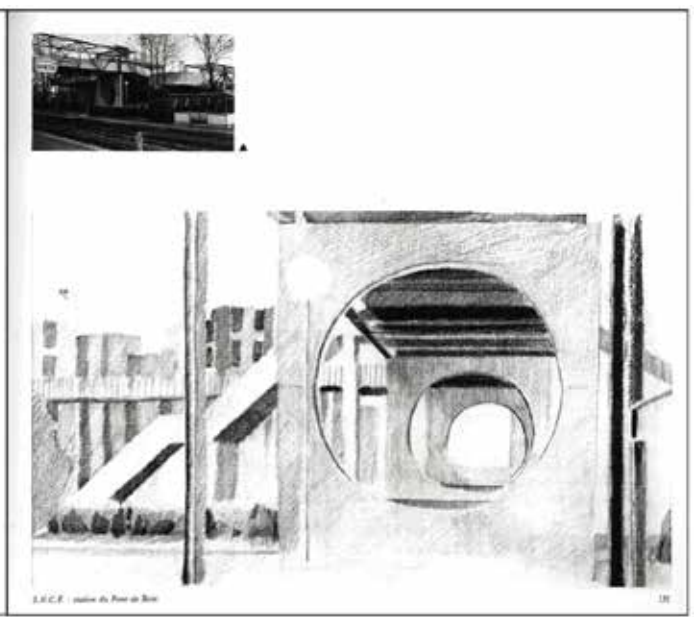
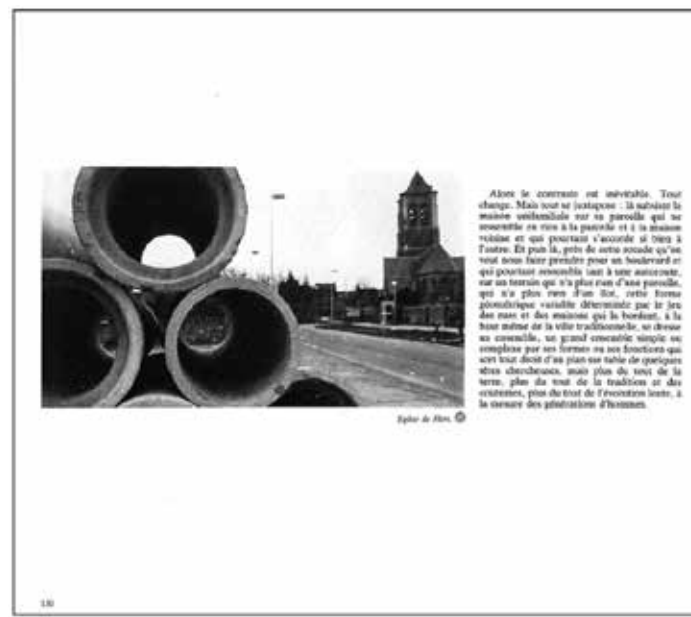




Beauf terrain des paysages : la Marque et ses prairies.



Point de repère à Villeneuve d'Angy : le château d'eau, les champs l'entourent aujourd'hui comme hier. La rue est toute dépayée, le paysage ouvert.



Ci contre et en haut, le propos est plus classique. Il s'agit de montrer, en rapprochant des vues anciennes et récentes de fragments du paysage rural, sa permanence effective en certains lieux de la ville nouvelle.

En dessous, la bande déploie un horizon sur la double page, horizon que nous assimilons de prime abord à un paysage rural. Mais si on détaille un peu les éléments qui le constituent, on remarque que des indicateurs de la ville en construction sont bien là, et comme naturalisés à l'horizon : une grue, un château d'eau, un tas de déblais.

En bas de page, des tuyaux de canalisation stockés en attente de leur enfouissement sont mis en relation avec une église, figure archétypale de la permanence des paysages ruraux. Le dessin qui accompagne cette photo semble même montrer que la canalisation a fini par faire corps avec le paysage, par y devenir l'une de ses composantes même, ici à travers les extrudations qui en rappellent le profil à travers les points d'appui d'une passerelle.

Le voyage que relate Francine Masselis relève en un sens d'une sorte d'hallucination, faisant se superposer et pratiquement se confondre deux paysages que pourtant tout distingue en apparence, celui de la campagne qu'elle a connue enfant, et celui de la ville nouvelle en construction. L'argumentation de ce rapprochement n'est pas rationnelle mais sensible et émotionnelle. Peut-être est-ce par ce biais que nous pourrions tenter de reconduire cet exercice?